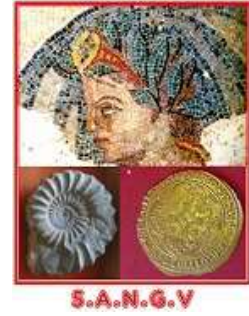


Société Archéologique, Numismatique et Géologique de la Valdaine



LE PORTRAIT SUR LES MONNAIES Un exposé de Claude Franville



Commencer un exposé intitulé « Portrait sur les Monnaies » par ce paysage tunisien où figurent un cheval et un palmier peut paraître paradoxal. C'est pourtant l'occasion de remarquer que la figuration du visage humain a souvent et longtemps fait l'objet de réticences. Par exemple : les Chinois qui ont inventé la monnaie pratiquement en même temps que les Grecs n'ont jamais, en 25 siècles, éprouvé le besoin de représenter des êtres vivants sur leurs sapèques. Les Musulmans ont banni la figure humaine pendant 13 siècles. Et nous-mêmes, occidentaux, avons cessé d'orner nos pièces de portraits pendant la plus grande partie du Moyen-Âge.

Alors, pourquoi un portrait sur une pièce et par quel cheminement y parvenir ?

On conçoit facilement que la traçabilité d'une pièce de monnaie rassure l'utilisateur et assure le prestige de l'émetteur. Il faut donc que la pièce porte une marque de garantie reconnaissable par tous.

- Cela peut être une inscription. Mais la majorité des contemporains de l'invention de la monnaie, au VI^{ème} siècle, étaient illettrés.
- Alors, des objets dont le nom formait rébus avec celui de la cité émettrice pouvaient faire l'affaire. C'est le cas pour la rose (rhodon en grec) de RHODES, ou la feuille de céleri (selinon, en grec) pour SÉLINONTE.
- L'évocation de la production qui fait la réputation de la cité est aussi un bon véhicule publicitaire. N'est-ce pas le cas de cette monnaie de Zeugitane qui vante ses célèbres dattiers et ses élevages de chevaux qui ont fait la réputation de la cavalerie numide.
- Par-dessus tout, ce qui fait la spécificité et le prestige de chaque cité grecque, c'est le culte de son dieu local. Alors, rien de plus indiqué que l'empreinte du dieu pour aller signaler au loin sur ces petits lingots l'efficacité d'un fructueux pèlerinage.

Mais qu'en pensent les dieux ? On n'approche pas le sacré sans prudence. On sait qu'il n'y a pas plus jaloux, susceptible et vindicatif qu'un dieu.. Comment acceptera-t-il qu'on lui vole son image ? Sera-t-il satisfait de son portrait ?

D'où le recours à des symboles représentatifs, beaucoup plus anodins. Par exemple, les puniques vont représenter leur grand dieu BAAL par un dattier et leur grande déesse THANIT par une cavale.



Et nous retombons sur nos pieds : cette première image représentait bel et bien un double portrait, mais par allusion.

Pour preuve, ce moyen bronze plus archaïque, où le dieu caché dans la palmeraie nourricière révèle un masque à la fois impressionnant et bienveillant.

La civilisation méditerranéenne sacralisait les précieuses ressources en eau douce. Un dieu dont l'avatar se manifeste par les crabs qui animent son delta a donné son nom au fleuve et à la ville qu'il arrose : AKRAGAS, devenue AGRIGENTE. Aussi le crabe emblématique figure-t-il sur les monnaies de la cité. Mais ce crabe est divin, c'est pourquoi un audacieux graveur a discrètement distingué le fruit de mer de la déité en laissant apparaître sur sa carapace l'évocation d'un visage.



Si les dieux partagent, à un degré incommensurable, nos qualités et nos défauts, ils doivent bien aussi avoir visage humain. Néanmoins, ils restent des êtres fantastiques tel ce dieu-fleuve GÉLA, qui irrigue le magnifique bassin de la ville du même nom. Il dévale de la montagne avec la violence du taureau mais prend visage humain lorsqu'il s'avance dans la plaine.

Ce profil du dieu DYONISOS, de style archaïque est une des plus anciennes représentations naturalistes du visage humain sur les monnaies grecques. Ce dieu de la fête, du vin et du théâtre, sans doute le plus sympathique de l'Olympe, ne devait pas terrifier le graveur qui le représentait. D'ailleurs comment le dieu se serait-il offusqué d'un portrait si bienveillant au sourire teinté d'humour. Le « MIRACLE GREC » s'annonce et les dieux s'humanisent.



Un dieu très humain, c'est un dieu féminin. Un dieu moins terrible, c'est un demi-dieu. De ce point de vue, la jolie nymphe qui hante la roselière de la fontaine ARÉTHUSE est bien digne d'ornez les tétradrachmes de SYRACUSE et de donner lieu aux plus remarquables chefs d'œuvres de la numismatique antique.



Heureux nos ancêtres païens dont les dieux osaient décliner parmi leurs attributs la beauté absolue. Beauté servie par la prouesse des monétaires malgré les difficultés de gravure et de frappe lorsque l'on représente en faible relief un visage de face, ici, celui d'HÉLIOS, le dieu solaire. La perfection de l'art grec ne viendrait-elle pas d'un devoir sacré : représenter parfaitement la parfaite beauté des dieux ?



Alexandre a mené ses conquêtes jusqu'aux rives de l'Indus. Dans tout son empire, on frappa ces beaux tétradrachmes représentant HÉRACLES coiffé de la dépouille du lion de Némée. Ce portrait idéalisé mais d'un grand naturel a été associé dans les mentalités à la personne d'Alexandre.



Après sa mort, LYSIMAQUE de THRACE fit figurer sur ses monnaies le portrait d'Alexandre divinisé, portant les cornes du dieu AMON. Les dieux s'étaient humanisés, désormais les grands hommes seront divinisés ou au moins célébrés. C'est avec ce renversement que commence la longue tradition des effigies de souverains inaugurée par les successeurs d'Alexandre, les diadoques.



À l'orient de la méditerranée, rois et roitelets se sont fait portraiturer à l'envi jusqu'à leur écrasement par la République Romaine. Sous ce régime, faire figurer l'effigie d'un homme de pouvoir vivant est impensable. C'est donc le plus souvent la déesse ROME, casquée pour le combat, qui orne les avers. La solde des légionnaires exige des fonds énormes. La production de masse impose alors des flans plus minces et un relief moins marqué. Le trait n'en est que plus vigoureux.



Les graveurs gaulois ont su reproduire avec précision et sensibilité l'APOLLON macédonien des statères que les mercenaires ramenaient de leurs campagnes. Mais, en définitive, ils ont préféré laisser libre cours à leur imagination interprétative. Ils ont choisi le rythme des lignes et l'éclatement des formes pour le plaisir de recréer intellectuellement et esthétiquement le monde.

Cinquante ans après la conquête, dans la capitale des Gaules, on frappe ces admirables deniers romains. Les Gaulois sont devenus des Gallo-romains.



Parce que la sûreté du burin, la fidélité du rendu, la pureté à peine idéalisée des traits s'y conjuguent, cette série représente sans doute l'apogée du portrait classique. Tous les souverains qui ont connu cette pièce ont voulu lui ressembler...Napoléon Bonaparte n'a pas été le seul



Le pouvoir est concentré entre les mains d'un seul. Un des rôles de la monnaie est de porter jusqu'aux limites de l'empire l'image du pouvoir. Ce choix politique impose le réalisme du portrait, Ici, la monnaie veut prouver l'hérédité légitime du principat par l'hérédité biologique



Il n'est pas certain que l'empereur ait cherché à attirer les regards sur le visage de son jeune fils. Après la succession cahotique de Commode, la chaîne dynastique est rompue. SEPTIME SÉVÈRE se doit d'assurer la légitimité de sa descendance en familiarisant les citoyens de l'empire avec la personne de son successeur.



DIVUS ANTONINUS lit-on sur l'avert, et CONSECRATIO sur le revers de ce sesterce posthume d'ANTONIN le PIEUX. Après sa mort, l'empereur fut divinisé. Ce visage d'un autre monde, le regard dans l'éternité détermine un style plus spiritualiste, moins naturaliste dont la lignée évoluera Jusqu'à Byzance. Un état d'esprit se répand qui favorisera

l'implantations de sectateurs mystiques venus d'Orient, les uns, au nom de Mithra s'aspergeant du sang d'un taureau égorgé, les autres se rassemblant dans des lieux secrets pour, disaient-ils, manger la chair et boire le sang d'un condamné à mort.



À l'inverse, à partir du milieu du IIIème siècle, période dite des trente tyrans, divergent deux autres lignées esthétiques : le réalisme brutal des chefs de guerre et les survivances classiques. Ici, l'effet recherché n'est ni la grâce ni la séduction mais la force et la détermination d'un chef de guerre occupé à repousser les barbares aux frontières et à conforter (vainement) son pouvoir.



Ce sont deux portraits du même empereur : JULIEN. Mais tellement différents. Curieusement en tant que CAESAR il est représenté dans un style qui sera celui de la postérité alors que, devenu AUGUSTE vieillissant, il est soigné dans la plus pure tradition romaine. Ce neveu de CONSTANTIN, en tant qu'héritier se devait de suivre le chemin de la nouvelle religion officielle qui imposait un style de rupture. Ayant accédé au pouvoir suprême, Julien est revenu à sa culture traditionnelle.

Noter le rendu très soigné de la barbe, du manteau et de la cuirasse, derniers témoignages d'un souci classique.

Les dernières lumières du paganisme brillent dans les yeux de JULIEN LE PHILOSOPHE... Peut-être le dernier portrait d'un homme avant dix siècles de théocratie indifférente à l'individu.



Cette monnaie et ses variantes furent largement produites par des ateliers locaux, non officiels, soit que leur style ait plu ou que les nécessités du moment aient exigé la fabrication de monnaies d'appoint. Aussi ce portrait de MAGNENCE joua-t-il son rôle dans la popularisation du nouveau style.



Ce traitement statique, linéaire, hiératique du portrait, de CONSTANTIN à JULIEN, en passant par CONSTANCE GALLE témoigne de la fin de la romanité et du début de Byzance. Désormais, pour distinguer les portraits, il faudra savoir lire.



Le souvenir de la Rome antique ne laisse que des traces formelles : un mannequin diadémé et portant la chlamyde évoque le pouvoir impérial qui garantissait le bon aloi de ses sous d'or. On est tenté de railler la maladresse de la gravure. Pourtant, le talent des orfèvres mérovingiens était remarquable dans la fabrication de bijoux. Il faut donc convenir que le roi CHILDERIC s'est fait graver un avers à sa convenance, dans un goût et suivant des critères qui ne sont pas les nôtres.



Il est devenu vain de se réclamer d'un empire romain disparu trois siècles auparavant. Il serait mal venu de se réclamer de l'Empire d'Orient quand on ambitionne de s'ériger en Empire rival d'Occident. Il convient donc de redéfinir l'aspect de la monnaie. Ce qui importe c'est de permettre à une administration, enfin restaurée, de contrôler l'origine de la pièce : le nom de l'atelier de frappe occupe toute la légende du revers. Et l'usager bénéficie de la garantie du roi CHARLES, roi chrétien des FRANCS (la croix occupe le centre de la pièce). Quant au monogramme, très prisé des Carolingiens, il a l'avantage de meubler esthétiquement le champ dépourvu de figuration. De plus, il transforme en image identifiable la titulature du souverain

pour un peuple massivement illettré. Désormais, le portrait disparaît pour sept siècles dans notre occident médiéval.

À BYZANCE, l'empereur figurera régulièrement, jusqu'à la chute de l'empire, sur le numéraire. Mais toute tentative d'individualiser le portrait est abandonnée. Seuls comptent les insignes du pouvoir politique au nom de Dieu : ici, le diadème et le globe crucigère, tous deux couronnés de la croix. On est entré dans le monde du signe et du verbe, celui du christianisme. Pour les mêmes raisons de totalitarisme théologique, la monnaie musulmane ne porte même pas le nom du calife mais seulement l'année et le lieu de frappe.



On est très loin du monde gréco-romain. Les canons esthétiques nous sont étrangers. On remarque le peu de souci pour figurer un visage familier. En revanche, chacun des Roi-des-rois se distingue par l'originalité de sa coiffe. Ainsi, l'insigne du pouvoir prime sur son détenteur : Le personnage l'emporte sur la personne.



Cette façade d'église aux allures de fronton classique est encore figurative. Bientôt, les pièces ne porteront plus que des inscriptions ou des monogrammes; éventuellement, des insignes du pouvoir : mitre, crosse, couronne, rappelleront qu'il s'exerce au nom de Dieu.

CHRISTIANA RELIGIO lit-on là où on aurait attendu autrefois le buste du souverain. Parallèlement on trouve sur des monnaies musulmanes la légende : « La royauté est à Dieu ».



Lorsque réapparaît la figure humaine sur les deniers du XIIIème siècle commençant, elle ne sert qu'à porter mitre, heaume ou couronne. Le souverain s'éclipse devant l'insigne de son pouvoir qui n'est, tout compte fait, que le reflet de la croix au revers.

Une exception de taille : FREDERIC II VON HOHENSTAUFFEN (1182-1250) Empereur du Saint Empire, en froid avec le Pape, grand lettré fêru de sagesse antique, ami de ses voisins musulmans, à l'époque modèles de tolérance et de culture, renoue avec le faste romain.

En cette fin des temps gothiques, après cent ans de guerres et d'épidémies, on se reconforte dans la beauté, le luxe et l'élégance de l'ornementation. Mais, ce roi, de face, pourrait être n'importe lequel de sa lignée. Ce motif repris par plusieurs états du continent, est interprété comme la garantie d'un aussi bon aloi que le sterling anglais.



Le Roi de France est allé chercher la gloire en Italie. Il y a trouvé le respect de l'art, le goût de la beauté et la nouvelle fortune de l'individualisme. Il en a rapporté l'amour des testons. Avec la renaissance du portrait, c'est tout simplement ...LA RENAISSANCE.

Comme CHARLES VIII, comme LOUIS XII, FRANÇOIS Premier est rentré d'Italie fasciné par les splendides testons de ses protagonistes. Malgré les derniers feux de la chevalerie, il fut le liquidateur de la féodalité et l'instigateur du pouvoir personnel centralisé. Aussi, ses testons étaient-ils autant de « missi dominici » destinés à porter l'image du pouvoir dans toutes les provinces. Pas moins de 29 ateliers frappaient monnaies dans le royaume et la pénurie de



graveurs de qualité entraîna une grande variété de types et de styles.

On remarque qu'au retour de captivité, le roi a vieilli et les graveurs rendent compte de cette réalité. Les romains, eux, n'étaient plus censés vieillir au-delà de l'âge adulte.

Les ateliers traditionnels produisaient des flans irréguliers, des frappes faibles ou brouillées. Mais les mécaniciens germaniques progressivement ont inventé la frappe au moulin puis la presse à vis qui permettaient une précision et une qualité de détail inégalées. Des artistes graveurs exceptionnels comme Jean WARIN purent enfin exercer leur talent sans être trahis par une technologie dépassée.

Ce fut l'occasion de refondre et réorganiser le monnayage de LOUIS XIII dès 1643.





À la mort de son père, LOUIS XIV est âgé de quatre ans. Il est néanmoins représenté en habits héroïques, portant la cuirasse et le manteau des empereurs romains. Cela ne lui évite pas d'être ballotté d'un refuge à un autre pendant les troubles de « La FRONDE ». « Plus jamais ça ! » a-t-il dû penser. D'où le raidissement autoritaire sensible sur ses portraits d'âge en âge. L'ÉTAT, C'EST LUI, et ça n'a rien de drôle !



Lorsque LOUIS XIV finit par mourir, le soulagement est patent. La bigoterie sévère de Madame de Maintenon laisse place à la licence bon-enfant du Régent. Si l'on compare le portrait de l'enfant LOUIS XV à celui de son arrière grand-père, au même âge, on est frappé par le naturel attendrissant du rendu.

Bien sûr, il porte la toge, mais si souple qu'on la prendrait pour une robe comme en portaient les enfants. Sans surprise, quelques décennies plus tard Jean-Jacques Rousseau se penchera en pionnier sur la spécificité de l'enfance.



LOUIS LE BIEN-AIMÉ, en fait sceptique, frivole pour noyer son mal de vivre, indifférent au discrédit de la monarchie qui se répète parmi les philosophes et les affamés, ne cherche plus à séduire ses sujets. Il porte la couronne de lauriers du vainqueur mais chacun sait qu'il s'est battu « pour le roi de Prusse ». C'est un portrait de fin de règne.



Une bonne tête de « bon gros », bon père de famille, bon artisan serrurier, bon chasseur... au mauvais endroit, au mauvais moment, dans un mauvais rôle. Un portrait si juste et si vivant qu'il permit au Maître de poste de Sainte-Ménéhould d'identifier le roi en fuite.



Le graveur a eu souvent la tâche de pousser la ressemblance avec un modèle antérieur par raison d'état. « Voyez comme je ressemble à mon frère », semble dire LOUIS XVIII. « Voyez comme j'assure bien la continuité. Oubliez donc l'interruption qui a séparé nos deux règnes ».



Inversement, on assigne parfois à la monnaie de signifier le « changement ». CHARLES X voudrait nous faire croire qu'il est bien différent de son frère qui se coiffait à la mode d'un autre âge alors que lui est dans le vent du romantisme, mèches folles à la Châteaubriand.



Les révolutions des deux derniers siècles n'ont pas emporté toutes les monarchies. Aussi les effigies royales ne manquent pas de nos jours, avec une certaine prédilection pour les souveraines. LE THALER de MARIE-THÉRÈSE émis en 1780 a joui d'une telle popularité dans les transactions du Moyen-Orient à la Corne de l'Afrique qu'il a été massivement refrappé de Rome à Londres jusqu'au

XXème siècle. Dans un monde où la représentation de l'homme et (pire !) de la femme, étaient proscrite, ce buste impérial émoustillait.



Exception faite du monarque, un individu vivant ne fait pas figurer son portrait sur les monnaies sous peine de s'avouer dictateur et liberticide. Même Mussolini et Hitler n'ont pas osé émettre monnaies à leur effigie. Cependant, en se faisant portraiturer, GAMAL ABDEL NASSER, influencé par le kémalisme et le Baath donne un gage de modernisme provoquant envers les Frères Musulmans.



En revanche, la reconnaissance d'un peuple peut se célébrer par des frappes de souvenir posthumes. C'est le cas avec ce portrait impressionniste de CHURCHILL. Nous avons aussi nos De Gaulle comme les Grecs ont leurs philosophes ou les Hongrois leurs poètes.



La multiplication des républiques n'a pas entraîné la disparition du portrait monétaire. Seulement, c'est une allégorie que l'on représente : la LIBERTÉ, MARIANNE, ou le PEUPLE figuré ici par une paysanne lettonne et le héros national helvète : GUILLAUME TELL.



Dès l'abolition de la royauté, on bannit la personnalisation du pouvoir pour la remplacer par l'allégorie du peuple soutenu par l'égalité et la justice, un thème repris sans cesse de L'an IV à 1996. Mais les français étaient-ils orphelins d'une figure du pouvoir pour qu'ils créent sans tarder une RÉPUBLIQUE aux traits séduisants : MARIANNE?

Chacune de nos Républiques a eu la sienne et souvent plusieurs. Ici, c'est tout le charme rétro des années folles tempéré de classicisme sous le burin de Pierre TURIN.



À la même époque, HITLER célébrait celui qui lui avait fait un marchepied vers le pouvoir dans le style « *KOLOSSAL* » qu'il affectionnait.



Nos voisins septentrionaux ont toujours accueilli, voire anticipé, les tendances contemporaines. Il faut « faire moderne » qu'il s'agisse du vieux roi BAUDOUIIN ou de la jeune reine Béatrix. On remarque qu'il n'est pas mentionné le nom du roi des belges de peur d'attiser la querelle linguistique car il a été couronné Baudouin Premier et non Baldwin.

Conclusion

Il va de soi que même si les pièces qui viennent d'être présentées témoignent bien de leur époque, elles portent aussi l'influence des traditions antérieures. La plupart sont donc riches d'ambiguïté et méritent des commentaires contradictoires. C'est ce que j'attends volontiers de mes amis auditeurs.

J'attends aussi qu'ils me reprochent de ne pas avoir présenté la tronche truculente du VERT-GALANT ou le profil émacié du jeune BONAPARTE avant qu'il ne prenne les joues d'AL CAPONE et les lauriers d'OCTAVE AUGUSTE... mais il fallait choisir, faute de temps.

Il n'empêche, par ce que depuis vingt-six siècles la monnaie est, sans interruption, l'œuvre figurative la plus commune et la plus populaire, elle mérite bien d'être considérée comme un témoignage des continuités, des évolutions et des mutations de nos mentalités.